

# CHAPITRE 1

## Où les chemins se croisent

Voici donc deux acteurs fétiches du cinéma fantastique qui se croisent et vont bientôt faire connaissance.

La plupart des critiques considèrent d'ailleurs que la célébrité montante de Boris Karloff et de Bela Lugosi doit beaucoup à ce que l'on appelle maintenant « l'âge d'or du cinéma fantastique », qui doit lui-même sa renommée au 7<sup>ème</sup> Art en général : bien loin d'être une simple mode, comme l'avaient prédit – ou espéré ? – les plus chauds partisans du théâtre, le cinéma muet puis parlant devint un véritable phénomène social qui ne s'est jamais démenti, puisque, de nos jours, on peut même le recevoir d'une façon très privée sous forme de VOD sur un smartphone. À cette époque, les salles de théâtre se vidaient au profit des salles obscures, où le film noir supplantait le mélodrame des planches. Rien d'étonnant, dans ces conditions, à ce que ce véritable tsunami culturel servît de tremplin – un mot bien faible ! – à la carrière de nos deux acteurs.

Star d'un jour, star toujours : c'est ce qu'il advint de Bela Lugosi dès qu'il eut interprété le rôle du comte Dracula. Je l'ai dit : ce fut surtout ce regard quasi-hypnotique, bien mis en évidence par un éclairage blafard et rendu cruel et terrifiant par sa fixité glacée, qui fit la célébrité de l'acteur hongrois – alors que Tod Browning comptait sans doute sur l'accent étranger de Lugosi pour assurer une interprétation convaincante du vampire transylvanien. En vérité, Lugosi put conjuguer la chance avec le talent puisque Lon Chaney, à la fois maquilleur et acteur, avait été pressenti en premier pour interpréter Dracula. Le sort en décida autrement puisque Lon Chaney mourut en 1930 et que le film fut tourné et sortit l'année suivante. Il n'est pas interdit de penser, par ailleurs, que ce fut Tod Browning qui usa de son influence pour qu'en définitive, Bela Lugosi fût retenu.

Bien souvent, le cinéma contribua à la renommée d'une star en la confinant dans le même rôle ou dans le même genre de films : Armando Catalano alias Guy Williams ne tourna que dans les 80 épisodes de *Zorro* chez Walt Disney ; Douglas Fairbanks brilla dans le genre cape et épée ; Gary Cooper remporta la palme des films d'aventures à grand spectacle... C'est ainsi que Bela Lugosi devint, du jour au lendemain, star du cinéma d'épouvante, et ce durant les dix-sept années qui suivirent le *Dracula* de Tod Browning. C'est en effet durant cette période que les studios Universal produisirent une cinquantaine de films de terreur issus pour la plupart de la littérature fantastique gothique, avec Bela Lugosi comme interprète privilégié.

C'est à ce moment que Bela Lugosi fut pressenti pour jouer le rôle du monstre de Frankenstein, dans l'adaptation qu'en fit James Whale. J'ai dit dans le chapitre précédent qu'il était déjà engagé dans l'interprétation du docteur Mirakle dans *Double assassinat dans la rue Morgue*. Cependant, des rumeurs de studios prétendent que Bela Lugosi avait refusé le rôle du monstre, alors que le célèbre maquilleur Jack Pierce lui avait déjà fait essayer le masque. À cette époque, un acteur sous contrat ne pouvait se permettre de refuser un rôle, surtout lorsqu'il devenait une valeur montante : plus dure alors, plus définitive aussi, eût été sa chute ! Les rumeurs précisent même que Lugosi aurait décliné ce rôle parce qu'il était muet ! Il est vrai cependant que le réalisateur pressenti pour tourner le film n'était pas alors James Whale, mais Robert Florey. Le renvoi de ce dernier changea donc la donne. Celle-ci profita alors à Boris Karloff, en lui permettant à son tour d'être éclairé en véritable vedette américaine par les plus puissants projecteurs !

De ce croisement de carrière, les deux acteurs n'en furent pas vraiment conscients à ce moment-là puisqu'ils ne se connaissaient pas personnellement – rien, en tous cas, ne permet de l'affirmer. Il fallut que la volonté expresse d'Universal s'en mêlât pour que Boris Karloff et Bela Lugosi se rencontrent effectivement, pour tourner ensemble, dans *le Chat noir* en 1934.

À cette époque, Boris Karloff avait souhaité opérer de lui-même un tournant dans sa carrière, à moins qu'il ne s'agît d'y ouvrir une parenthèse. Devenu star, il ne parvenait pas à se faire une place dans ce monde frelaté, fuyant les réceptions mondaines de ce milieu au profit de sa vie de famille : marié et père d'une petite fille, il conservait – contrairement à Bela Lugosi, semble-t-il – le souci de poursuivre sa vie privée sans qu'elle fût envahie de mondanités. De plus, son nouveau statut de vedette lui semblait aller de pair avec une augmentation de son cachet, qu'il ne pouvait obtenir d'Universal. Il quitta donc Hollywood pour la Gaumont British de Londres – un retour aux sources, donc ! – qui lui offrit un rôle dans *le Fantôme vivant*. Malheureusement, le public ne suivit pas et Boris Karloff se vit une nouvelle fois rattrapé par l'Amérique : il avait tourné *la Momie* deux ans auparavant – toujours avec James Whale – et s'était encore attiré les louanges des critiques et une popularité sans faille. *Le Fantôme vivant*, qui raconte l'histoire d'une égyptologue qui émerge de l'au-delà pour réclamer une pierre volée, fut perçu comme une pâle copie de *la Momie*, plus apte à desservir l'acteur principal qu'à assurer sa renommée.

Boris Karloff regagna donc les États-Unis et revint frapper à la porte d'Hollywood, où les studios Universal, ayant eux aussi compris la leçon, lui offrirent un contrat plus avantageux, où il bénéficiait – faveur insigne ! – de la liberté de tourner pour d'autres firmes si le cœur lui en disait : à tout seigneur tout honneur, on est star ou on ne l'est pas !

Ce fut alors que s'imposa l'idée de faire tourner Karloff et Lugosi dans un film commun. Je le répète, les deux stars ne devaient se connaître que de réputation et ne s'étaient jamais rencontrées puisque Boris Karloff, contrairement à Bela Lugosi, fuyait les réceptions mondaines où acteurs et producteurs se montraient sur les mêmes plateaux ! De cette première rencontre naquit le véritable choc du *Chat noir*, quelque peu inspiré du conte d'Edgar Poe<sup>1</sup>.

Je dis « quelque peu » car le scénario du film prend bon nombre de libertés avec l'intrigue du conte. Ici, il ne s'agit pas d'un époux sombrant dans l'alcoolisme, puis assassinant sa femme et la dissimulant dans un mur, sans s'apercevoir que son animal favori, un chat noir, se fait emmurer lui aussi pour mieux le trahir ensuite par ses miaulements désespérés. *Le Chat noir* de Carl Lemmler est le récit d'une lutte entre Verdegast (Bela Lugosi) et Poelzig (Boris Karloff) : le premier accuse le second, chef d'une secte satanique, d'avoir fait disparaître sa femme et sa fille. Un jeune couple rencontré par Verdegast dans le train est étrangement mêlé à cette intrigue ; étrangement car on se demande, tout au long de ce film qui passerait aujourd'hui pour un court-métrage – il ne dure que 65 minutes –, quelle est au juste l'utilité de ce couple, si ce n'est d'embrouiller l'affrontement entre les deux vedettes, sans pour autant faire pâtir leur jeu d'acteur, toujours révélateur de leur aptitude à jouer des personnages cyniques et animés d'une cruauté ou d'une détermination sans faille. Quant au chat noir proprement dit, il n'apparaît que fortuitement, dans une seule scène : on veut de toute évidence faire comprendre au spectateur qu'il est l'incarnation de l'esprit satanique qui règne dans cette demeure, tout au long de ce huis-clos qui est censé se dérouler en Hongrie – mais oui ! –, bien que l'on n'aperçoive rien de typique dans les rares scènes d'extérieurs.

La sagesse du réalisateur et du scénariste fut de donner dans l'intrigue une importance égale à Boris Karloff et à Bela Lugosi. Ce fut également le cas dans *le Corbeau*, tourné l'année suivante. Là encore, les deux personnages s'affrontent, bien que l'un, le criminel Bateman (Boris Karloff) sollicite tout d'abord l'aide du docteur Vollin (Bela Lugosi) pour une

---

<sup>1</sup> Publié dans les *Nouvelles histoires extraordinaires*, traduites par Charles Baudelaire.

opération de chirurgie esthétique. Cependant, l'intrigue se complique par l'intervention de la famille Thatcher, dont le docteur Vollin souhaite épouser la fille. Au contraire du *Chat noir*, c'est le personnage de Bateman qui joue les trouble-fête, au lieu du jeune couple dans le film précédent. L'empreinte d'Edgar Poe est toujours évoquée dans ce scénario, d'une façon plus évidente encore d'ailleurs puisque c'est le docteur Vollin qui s'en inspire, en ayant aménagé une salle de torture dans sa cave avec, pour instrument dominant, le pendule meurtrier présenté dans le conte *le Puits et le pendule*. La fin transforme le criminel Bateman en héros positif puisqu'il se rachète en délivrant Thatcher, l'empêchant ainsi d'être égorgé par le terrible pendule. La morale sera sauvée puisque c'est le sinistre Vollin lui-même qui périra dans sa propre cave.

Par la suite, Boris Karloff et Bela Lugosi tourneront huit films ensemble<sup>2</sup>. Pourtant, c'est seulement dans les deux premiers qu'ils seront traités à égalité : par la suite, ce fut tantôt l'un, tantôt l'autre qui se retrouva cantonné dans un rôle secondaire. Pire encore, ce fut Bela Lugosi qui fut le plus souvent défavorisé par rapport à Boris Karloff. La petite histoire ne dit pas s'il conserva de la rancune ou de l'envie vis-à-vis de son partenaire. Cependant, d'après Karloff, ce placement au second plan n'était dû principalement qu'aux difficultés qu'éprouvait Bela Lugosi à se familiariser avec l'anglais : si son accent était apprécié, sa diction souffrit toujours de cet aspect récité que prenaient les textes anglais dans sa bouche. Laissons Boris Karloff commenter lui-même ce véritable handicap vocal : « *Le pauvre Bela, c'était bizarre. C'était pourtant un homme de talent, réservé et sensible, qui fit une belle carrière dans le théâtre classique en Europe. Il a malheureusement commis une erreur fatale, celle de ne s'être jamais donné le mal d'apprendre notre langue... Il avait vraiment des problèmes au niveau du langage et ne savait pas dire un texte.* »<sup>3</sup>

**Lisez la suite dans *Deux monstres sacrés : Boris Karloff et Bela Lugosi*  
Essai biographique de Thierry ROLLET – éditions Dédicaces**

---

<sup>2</sup> Voir POSTFACE.

<sup>3</sup> Cité par R. Bojarski et K. Beals dans *Boris Karloff* (éditions Veyrier, 1976).